

La mise en image du rebut



L'homme aux débris de plastique lavés - Delhi - Inde - janvier 2016 - cliché Rémi de Bercegol

Sociétés
Urbaines
et
Déchets

Initié par Claudia Cirelli et Bénédicte Florin et basé à Tours (UMR CITERES, CNRS/Université de Tours), le réseau de recherche *Sociétés Urbaines et Déchets* s'inscrit dans le champ des sciences sociales et s'intéresse aux déchets en tant que révélateurs de dynamiques plus larges touchant les sociétés urbaines.

SUD rassemble des chercheurs de nationalités différentes, de disciplines multiples, d'institutions diverses qui travaillent sur des terrains très variés, situés dans le monde entier. Le réseau SUD a notamment publié *Sociétés urbaines et déchets. Éclairages internationaux* (PUFR, Tours, 2015).

Les déchets posent d'importants défis aux sociétés contemporaines et nous interrogent sur nos modes de vie qui génèrent toujours davantage de restes. Longtemps écartés de la vue en raison de la contamination dont ils sont porteurs et de leur charge symbolique négative évoquant la souillure et le désordre, ces restes font aujourd'hui l'objet de processus de requalification afin d'en extraire les matières valorisables avant leur mise au rebut définitive. Grâce à leurs composants - plastiques, métaux, papier, etc. - les déchets constituent une ressource qui produit désormais des bénéfices.

Si, par le passé, la récupération et le recyclage étaient l'apanage de populations exclues à la recherche de moyens de subsistance, le potentiel économique du déchet est devenu un enjeu crucial pour de nombreux acteurs privés et publics. Ce potentiel est d'autant plus essentiel que la raréfaction des ressources énergétiques et minérales implique une demande croissante en matières premières transformées et en produits recyclés.

Depuis longtemps, dans de nombreuses villes, les chiffonniers fouillent les dépotoirs et poubelles à la recherche de matières qu'ils peuvent revendre, réparer, réemployer ou recycler. *Cartoneros* en Argentine, *catadores* au Brésil, *pepenadores* au Mexique, *scavengers* ou *ragspickers* en Inde, *zabbâlin* en Egypte, *bouâra* au Maroc, *toplaçılar* en Turquie : ces hommes, femmes et parfois enfants et personnes âgées, repoussés aux marges du marché du travail et souvent aux marges de la société, tirent parti de ce que les citadins abandonnent.

Par leur travail d'extraction des matières, ces récupérateurs trouvent leur gagne-pain, d'ordinaire modeste, et fournissent un réel service - notamment dans les contextes où celui-ci est défectueux - à la ville et à ses habitants les libérant d'une partie de leurs rebuts.

Malgré ce rôle indispensable dans le cycle de traitement et d'élimination des déchets, les activités des récupérateurs sont rarement reconnues et ces derniers fréquemment exclus des décisions et des restructurations liées aux réformes des services publics bouleversant leurs pratiques.

De plus, la convoitise autour des déchets valorisables, depuis les petites sociétés jusqu'aux grandes multinationales, met les acteurs en concurrence au détriment des chiffonniers "informels". La modernisation des techniques de collecte, comme le conteneur enterré, rend aussi la ressource de plus en plus inaccessible. Dans de nombreuses métropoles, la législation interdit la récupération, sous peine d'amendes et de confiscation des outils de collecte du chiffonnier.

Leurs espaces de travail se superposent à leurs espaces de vie : quartiers pauvres, bidonvilles ou abris de fortune sont localisés en périphérie urbaine dans des ravines, d'anciennes carrières ou à même la décharge. À cette situation d'isolement, en raison précisément de leurs activités, s'ajoutent les effets directs et indirects de la proximité avec les déchets qui affectent l'environnement des récupérateurs : accumulation des ordures en attente de traitement ; déchets irrécupérables, jamais évacués mais souvent brûlés par les récupérateurs eux-mêmes afin d'en réduire la quantité ; pollution atmosphérique, des sols, des cours d'eau et des nappes superficielles...

Sur les décharges, le méthane, lié à la fermentation, forme parfois des poches de gaz hautement inflammable et explosif, pouvant englober les travailleurs et provoquer des incendies. Les éboulements de terrains ou affaissement des monticules de déchets restent fréquents. Le jus des déchets est chargé de polluants organiques, chimiques et de métaux lourds. Ces dangers se superposent aux risques sanitaires, maladies et blessures aux incidences beaucoup plus élevées qu'ailleurs.

Figures marginales, les individus qui ont affaire aux rebuts tendent à être identifiés à la matière de leur travail. Si l'acte de récupérer permet de sauver le déchet de la disparition grâce au réemploi et au recyclage, tout aussitôt, il corrompt et stigmatise celui qui le manipule : une superposition de sens s'opère entre l'objet déchet et les "déchets sociaux".

La mise en image du rebut : matières, corp(u)s et pratiques autour des déchets

Cette exposition résulte d'une réflexion sur le statut des images dans les travaux en sciences sociales qui s'interrogent sur les rapports qu'entretiennent les sociétés avec leurs déchets.

Dans ces recherches, les images sont souvent reléguées au second plan : utilisées pour appuyer des textes, les photographies ne livrent pas tout leur contenu, ni toute leur puissance. Or, ici, notre posture leur attribue une place prééminente pour que les individus qui les peuplent et les animent puissent suggérer à ceux qui les regardent d'autres histoires.

Nombreuses sont les images de récupérateurs mettant en scène des femmes et des hommes travaillant dans des conditions dégradantes, peuplant des paysages dantesques et évoquant, délibérément ou involontairement, une misère humaine dont ils seraient le portrait et que ces images semblent figer.

Il en est tout autrement pour ces photographies qui ont pour ambition d'exposer sous un autre jour l'univers des récupérateurs. Ces images témoignent de leurs conditions et lieux de travail : décharges à ciel ouvert, bennes à ordures, espaces publics où ils collectent, mais aussi dépôts, ateliers de récupération et de recyclage où la requalification du déchet s'effectue et où le rebut se transmute en ressource valorisable. Elles montrent les vêtements qui protègent leurs corps tels les haillons, chiffons ou même sacs en plastique, mais aussi les gants et uniformes de ceux dont le travail est davantage reconnu. Les techniques et outils utilisés - paniers, crochets, chariots, charrettes, etc. - , les matières qu'ils extraient et qu'ils transforment - plastique, carton, métal, verre, tissus, etc. - rendent également compte de la diversité des pratiques et de l'ingéniosité qui se déploie.

Loin de renvoyer au public une image de la misère et de la marginalité, cette exposition souhaite mettre en lumière des femmes et des hommes débarrassés du stigmate qui accompagne le contact avec l'ordure. Il s'agit de travailleurs normaux, occupés à réaliser leurs tâches ; des travailleurs qui désirent être considérés comme égaux des autres, reconnus dans leur travail et par la société.

De plus en plus, ces "travailleurs des déchets" revendiquent des droits sociaux, mais aussi la légitimité de leur contribution au recyclage, à la gestion des déchets et, plus globalement, à l'environnement.

Les poses qu'ils prennent spontanément ou à la demande du chercheur-photographe ainsi que les sourires et les regards destinés à l'objectif témoignent de cette aspiration à donner d'eux-mêmes et de leur activité un portrait ordinaire contribuant par cette mise en scène à une reconnaissance et à une requalification de leur métier et, de ce fait, de leur image.

Claudia Cirelli et Bénédicte Florin

Quand les déchets remplacent le sable



Île d'Anjouan - Comores - mars 2014 - cliché Edouard Fouqué et Mathieu Durand

Cette photo montre une portion de la plage de Mutsamudu, sur l'île d'Anjouan, transformée en décharge sauvage.

En effet, il n'existe aucun site d'enfouissement officiel sur cette île et, par conséquent, populations et municipalités jettent leurs déchets sur l'unique terrain disponible et accessible : la plage.

Par ailleurs, tout le sable de cette plage a été utilisé pour la construction, engendrant un manque de matières premières pour ce secteur. Les autorités locales réfléchissent donc, dans l'urgence, à une solution au problème des déchets. Le débat public porte sur la recherche d'un terrain pour la création d'une décharge. Cependant, l'opposition des riverains rend pour le moment impossible tout choix de site officiel de dépôt des déchets.

Cette photo questionne la difficulté à gérer les déchets dans des territoires insulaires en développement et isolés de tout marché économique industriel du recyclage. La situation de blocage constatée ici nécessiterait sans doute une solution plus innovante, cherchant à limiter la production de déchets, à favoriser leur recyclage et à protéger le paysage et l'environnement.

Cette photographie a été prise avec un simple téléphone lors d'un entretien mené sur la plage avec Edouard Fouqué, étudiant de l'Université du Maine (Master Déchets).

Crochets et paniers : les outils des récupérateurs



Antananarivo - Madagascar - Juin 2015 - cliché Adeline Pierrat

Cette photographie illustre le mouvement, plutôt lent, des récupérateurs de déchets dans la décharge d'Andralanitra, alors qu'ils terminent leur travail en milieu de matinée. Depuis que la collecte municipale en centre-ville est nocturne, c'est la nuit que ces travailleurs, appelés chiffonniers à Madagascar, fouillent la montagne d'ordures pour obtenir les objets les plus lucratifs qui arrivent sur le site.

Les paniers et les crochets sont les seuls outils dont ils disposent pour travailler dans ce lieu qui accumule, depuis la fin des années 1960, les déchets d'Antananarivo. Les 1 200 hommes, femmes et enfants ne sont pas spécialisés dans un type de matériaux : au milieu des nuisances sonores et olfactives, exposés à des risques multiples, ils récupèrent tous les objets et matières valorisables pour les revendre à des acheteurs installés sur place. Ces derniers trient ensuite les os d'animaux, tissus, morceaux de plastique et de métal, flacons, bouteilles, etc.

Ils constituent le premier maillon d'un réseau complexe d'acteurs intermédiaires. Ces matériaux et objets sont ensuite vendus à des grossistes ou destinés aux stands des marchés en centre-ville ou à des ateliers d'artisans.

Les chiffonniers d'Andralanitra ne montrent pas d'hostilité vis-à-vis du photographe. Cette attitude est liée à la médiatisation de l'action menée par le Père Pedro auprès des plus démunis.

Cette image permet de comprendre le fonctionnement du réseau de la récupération : ces chiffonniers se considèrent comme des acteurs de la ville plutôt que comme des individus marginaux et comme des travailleurs insérés dans un système dont le point de départ est la décharge. Une autre explication tient sans doute aussi au fait que les Malgaches aiment se présenter comme les rois de la récupération.

La “Femme-déchets”



Addis Abeba - Éthiopie - novembre 2012 - cliché Adeline Pierrat

Le passant, le chercheur ou le photographe peut être déconcerté par cette silhouette qui semble disparaître sous les déchets et se confondre avec la montagne d’ordures en arrière-plan. Il s’agit d’une femme, l’une des dernières qui n’a pas encore été expulsée en 2012 de la décharge de Koshe Repi. À ce moment-là, plus de la moitié des travailleurs du secteur informel avait été contrainte de quitter le site : en cause, sa fermeture imminente et les projets d’aménagements futurs. Cette femme ramasse le plus de sachets en plastique possible, au point de disparaître sous son chargement, notamment parce qu’elle sait que, bientôt, l’accès à la décharge lui sera interdit.

Le titre “femme-déchets” a été choisi en référence aux “femmes-fagots” désignant, en Éthiopie, les ramasseuses d’eucalyptus qui coupent, puis portent sur leur dos d’impressionnants volumes de bois de chauffe. Il en est de même pour cette récupératrice de sachets localement appelés *festal*. Sur la décharge, 58% des récupérateurs sont spécialisés et 20% collectent exclusivement ce type de plastique. Les travailleurs interrogés ramassent l’équivalent de deux grands sacs par jour qu’ils vendent entre 3,5 et 4 *birrs* le sac (soit 0,2 euro).

Les sacs en plastique sont utilisés comme combustibles par les boulangers. Ils sont également achetés par des fabricants d’*enjära* (galette de farine de *tef* traditionnelle qui est aussi le plat national) autour de Koshe. Moizer Tukuye, femme de 62 ans, nous explique “que les fabricants d’*enjära* brûlent les boules de sacs en plastique pour faire du ‘fioul’ et cuire la galette”. Les *festal* sont utilisés pour remplacer le charbon ou les excréments de vache. Ces fabricants revendent ensuite l’*enjära* à des petits restaurants.

Cette photographie évoque la confusion des acteurs et du paysage lorsqu’il s’agit de déchets, jusqu’à déshumaniser les travailleurs.

Au milieu des déchets



Addis Abeba - Éthiopie - Mai 2009 - cliché Adeline Pierrat

Ces trois femmes et ce petit garçon sont des travailleurs de déchets et les membres d'une même famille. On les appelle *Kosheman* qui signifie en amharique "ceux qui travaillent à Koshe", ou encore "ceux qui travaillent avec les *koshasha*", c'est-à-dire les ordures. Ils figurent la face cachée de la capitale éthiopienne qui connaît une phase de transformation sans précédent, portée par le slogan *Clean and green Addis Ababa*.

De nombreux enfants partagent leur temps entre l'école et la décharge. Il est très difficile d'évaluer l'âge des adultes, hommes ou femmes : vêtus de haillons et munis de crochets, le visage noirci par la poussière et la douleur, stigmatisés, déconsidérés, ces travailleurs représentent la figure universelle de la pauvreté, quelle que soit la finalité de leur travail, et qu'ils l'aient choisi ou non.

Cette photographie est le résultat d'un long processus d'intégration au sein de ces travailleurs, méfiants et peu désireux d'interagir avec moi.

Après plusieurs semaines de présence sur le site, j'ai pu, peu à peu, sortir mes notes, les interroger, les photographier... à leur demande. Tant et si bien qu'ils se sont parfois confiés. Ces portraits et ces séances posées furent des moments d'échanges et attestent de la confiance qu'ils m'ont alors accordée.

Cette photographie évoque avant tout la solidarité, non seulement entre les plus démunis, mais aussi entre les générations qui se côtoient sur la décharge.

Convoitises autour des déchets



Lima - Pérou - mars 2015 - cliché Mélanie Rateau

Dans le district de Comas de la capitale péruvienne, la collecte des déchets est effectuée par des prestataires privés. Les camions parcourent les rues en klaxonnant pour que les usagers leur apportent leurs sacs-poubelles.

La collecte est ainsi très lente et d'autant plus ralentie par les agents qui ouvrent les sacs pour récupérer les matériaux recyclables afin de les revendre ensuite à un grossiste.

Cette récupération est illégale car elle concurrence l'activité des *recicladores* (récupérateurs) qui bénéficient de la protection de la loi dite du *Reciclador* de 2009.

Les prestataires ne sont pourtant pas sanctionnés pour cette infraction car les *recicladores* osent rarement les dénoncer et, lorsqu'ils le font, ils ne peuvent apporter de preuves suffisantes à leur plainte.

Cette photo a été prise avec un simple téléphone portable après plusieurs heures d'attente au côté d'un *reciclador*, à la nuit tombante dans un quartier populaire de Lima.

L'activité de récupération des déchets se fait souvent à des heures tardives pour ne pas s'exposer aux regards désapprobateurs du voisinage.

Tirer sa force des déchets



Mexico D.F. - Mexique - mars 2012 - cliché Claudia Cirelli

La photographie a été prise à Mexico, dans le quartier de Coyoacán, lors du passage du camion-benne qui effectue le ramassage des déchets ménagers. Il s'agit du portrait de l'un des 10 000 travailleurs "volontaires" qui réalisent la collecte et la récupération des déchets dans la capitale mexicaine. Ici, le système de ramassage et de traitement est pris en charge à la fois par les services de propreté de la ville et par des récupérateurs, appelés à Mexico *pepenadores* (la *pepena* est la récupération d'objets mis au rebut). Pour le travail pénible qu'ils accomplissent, ces "volontaires" ne sont pas rémunérés, équipés ou protégés par un système de sécurité sociale. Ils doivent être affiliés à des organisations placées sous l'emprise de leaders qui contrôlent les différentes phases du traitement des déchets (collecte, tri et vente) et entretiennent avec les autorités locales des relations clientélistes.

Les circuits et les horaires de collecte sont définis par les services de la ville, propriétaire des camions-bennes, mais seul le chauffeur est employé municipal. Les récupérateurs gagnent leur journée grâce aux pourboires des riverains et à la vente des matériaux récupérés ; cependant une partie de ces gains est remise aux chauffeurs des camions, aux fonctionnaires municipaux et aux leaders.

Dans un document qui pointe les failles de la gestion des déchets à Mexico, la Commission des droits de l'homme de la capitale fédérale a reconnu récemment que le travail des récupérateurs est essentiel pour garantir le droit des citoyens à un environnement sain. En dénonçant la politique du gouvernement de la ville qui, tout en bénéficiant des services offerts par les récupérateurs, autorise des conditions de travail indignes, théoriquement illégales, la Commission a recommandé l'intégration des récupérateurs "volontaires" au système formel de gestion des déchets.

Victor, le travailleur au centre de l'image, en réponse à ma demande de le photographe, prend la pose en montrant ses muscles, exposant à l'appareil sa virilité et une certaine fierté. Sa posture évoque la force : force pour soulever les poids, force pour résister aux dangers - réels et symboliques associés à la manipulation de matières souillées - qui sont indissociables de ce métier. Le grand sac noir au-dessus de sa tête, semble rappeler ces menaces.

Les longs parcours d'Abdallah, récupérateur en banlieue parisienne



Aubervilliers - France - juin 2016 - cliché Pascal Garret

Nous avons rencontré Abdallah devant une entreprise d'achat de fer et autres métaux située à Aubervilliers.

Originaire du Mali, cet homme est venu en France clandestinement et il est toujours sans papiers. Depuis 2014, il parcourt quotidiennement de grandes distances à pied dans la banlieue nord de Paris, plusieurs dizaines de kilomètres par jour, pour collecter dans son chariot toutes sortes d'objets en métal qu'il revend à environ 5 centimes d'euro le kilo.

Il porte volontairement des vêtements vert et jaune fluo, comme ceux des agents de la propreté, ce qui entretient une forme de confusion et ce qui lui permet de travailler dans les rues sans être trop ennuyé par des passants ou la police.

Très chaleureux et prompt à sourire, Abdallah a immédiatement et volontairement posé pour le photographe, content de sa collecte du matin qu'il va vendre quelques instants plus tard au grossiste en métaux situé juste en arrière-plan.

Retour de collecte d'Ashkan, récupérateur afghan



Istanbul - Turquie - mai 2016 - cliché Pascal Garret

Tous les jours, ce jeune récupérateur afghan, migrant clandestin, effectue quatre à cinq tournées de collecte de deux heures chacune dans les quartiers centraux d'Istanbul, avant de trier et revendre les matériaux récoltés au grossiste informel dont il dépend.

Les *toplaıcılar* (déclinaison du verbe turc "récupérer") stanbouliotes fouillent dans les poubelles et conteneurs des rues pour y collecter tous les objets recyclables et réutilisables qui auraient, sans ce travail de ramassage, achevé leur trajectoire dans l'une des décharges de la métropole.

Ils donnent ainsi une autre vie à ces matières qui, loin d'être des rebuts à leur yeux, ont une valeur précise et constituent pour eux une ressource essentielle : leur gagne-pain.

Ces récupérateurs sont pourtant non reconnus et quasi invisibles dans la ville car, comme ils le disent eux-mêmes, ils exercent "le dernier des métiers". Les conflits avec les automobilistes et la police sont fréquents, notamment depuis qu'un décret leur interdit de collecter dans les poubelles. Certains squattent des ruines sans eau ni électricité, mais la plupart dorment dans des "chambres de célibataires", aménagées par les grossistes, où chacun dispose d'une place exigüe et où la vie entre-soi domine les relations sociales.

S'ils restent très présents dans l'espace public, le rôle des *toplaıcılar* dans la ville est souvent remis en cause, expliquant leur attitude discrète durant leurs tournées. Ainsi ce récupérateur se déplace très vite, ne s'arrête que le temps nécessaire devant les conteneurs de déchets pour y collecter cartons, plastiques, métaux ou objets intéressants. De retour au dépôt, la pesée de ses trouvailles s'élèvera pour cette tournée à plus de 300 kg, ce qui devrait lui rapporter une soixantaine d'euros.

Dans ce cas précis, ce *toplaıcılar* sait qu'il est suivi par le photographe durant l'ensemble de sa tournée. Il ne prend pas pour autant "la pose", car cela fait presque deux heures qu'il travaille en sa présence, tout en négociant son passage entre les voitures et en tirant un diable exceptionnellement lourd ce jour-là.

Fin d'une tournée à Casablanca



Casablanca - Maroc - mai 2016 - cliché Pascal Garret

À Casablanca, le mot *bouâra*, dérivé du français "éboueurs", désigne les récupérateurs informels qui sillonnent la ville pour y trouver les déchets recyclables avant le passage des camions-bennes municipaux.

Tout le centre-ville est théoriquement interdit aux ânes et aux chevaux et les récupérateurs ne peuvent y collecter qu'au moyen de charrettes à bras en bois ou en métal, de chariots de supermarchés ou de pick-up qu'ils remplissent à plusieurs et qu'ils peuvent déplacer au gré de leurs trouvailles.

D'autres récupérateurs se limitent à la fouille dans les quartiers périphériques et populaires où les ânes et les chevaux sont tolérés pour tirer les charrettes.

Nous avons interpellé ce *bouâr* au moment où il revenait de sa tournée avec un chargement de polystyrène, tout en dégustant un eskimo glacé avant de vendre sa cargaison à un semi-grossiste du quartier d'Ahl Laghlam.

En réponse à la question de savoir s'il acceptait d'être photographié, il nous a demandé si cela était payant ou gratuit...

Comme c'était gratuit, il a accepté de prendre la pose avec son âne, sa glace et un regard digne sans équivoque.

Poser pour être reconnus



Casablanca - Maroc - mai 2016 - cliché Pascal Garret

Les *bouâra* (récupérateurs) ramènent les matériaux dans des *golssas*, littéralement lieux où l'on s'assied, sortes d'enclos où l'on trie, nettoie ou recycle les cartons, tissus, métaux, plastiques et ferrailles. Localisées aux frontières de la métropole, à la lisière de la campagne, ces *golssas* informelles sont tolérées par les pouvoirs publics, même si menacées par des projets immobiliers.

Ici, les femmes (et ce jeune homme) sont employées pour quelques euros par jour au tri des matériaux ramenés par les *bouâra* qui sont exclusivement des hommes. Souvent venues de la campagne, elles vivent sur place dans des cabanes ou habitent les *douars* (anciens villages) environnants. Gagnant à peine de quoi survivre, leur travail est pourtant indispensable à une économie du recyclage de plus en plus rentable mais très concurrentielle.

Les entretiens et prises de vue des récupérateurs, trieurs et patrons de *golssas* ont été faciles à réaliser et riches d'informations : il y a de leur part une très forte demande de reconnaissance de leur place dans la société urbaine, de leur rôle dans l'économie du recyclage et en faveur de l'environnement.

Ils ont très envie de parler de leur travail et d'eux-mêmes et la posture des personnes photographiées nous semble témoigner de ce désir de reconnaissance : souvent en groupe, debout, fixant l'objectif, souriants ou l'air sérieux, ces portraits remettent clairement en cause la figure misérabiliste du chiffonnier.

À la scierie de pare-chocs



Delhi - Inde - janvier 2016 - cliché Rémi de Bercegol

Ces quatre ouvriers sont employés dans une scierie de pare-chocs de voitures, à Tikri Kalan, un marché spécifiquement dédié à la revente de plastique en gros, où sont acheminés chaque jour des tonnes de matériaux pour y être triés, affinés et revendus. Leur travail consiste à découper et à broyer les pare-chocs que l'on aperçoit derrière eux. Il s'agit d'une activité très physique, particulièrement pénible et dangereuse. Leur contremaître les a autorisés à prendre une pause rapide afin que nous puissions discuter quelques instants.

Étonnés de prime abord par ma présence, les quatre jeunes hommes posent calmement devant mon objectif. L'un d'entre eux découvre alors son foulard et laisse apercevoir une chevelure soignée. Ils se mettent à rire timidement dès que je leur présente l'aperçu des photographies sur mon appareil. C'est la première fois qu'ils se voient ensemble, côte à côte. Ils s'amuse de leurs positions et regards similaires : l'un se moque gentiment de la pose coincée de son voisin, l'autre le taquine en lui rendant le compliment... Et un bref échange s'engage.

Comme la grande majorité des travailleurs du "PVC Market", ils sont issus de la même caste *Khatik*, une communauté traditionnellement associée au travail impur de la boucherie et reléguée au bas de la société hindoue. Depuis plusieurs décennies, ce groupe a néanmoins su développer un nouveau savoir-faire, capable de différencier tous types de plastiques (polypropylène, polyéthylène, polyvinyl chloride, polyuréthane, etc.) et certains *Khatik* ont ainsi pu fortement s'enrichir grâce à la valorisation de cette connaissance.

Ces quatre hommes ne gagnent en revanche qu'un bien maigre salaire, équivalent à moins de 200 euros par mois, mais n'oseront pas s'en plaindre devant leur employeur. Ce dernier sonne déjà la fin du repos et, très vite, c'est le retour au brouhaha de la scierie.

La maison-benne du vieux couturier



Addis Abeba - Éthiopie - avril 2009 - cliché Adeline Pierrat

Cette photographie a été prise juste avant de m'entretenir avec ce récupérateur au sujet de son activité. Il est l'un des rares travailleurs à loger sur le site même de la décharge de Koshe Repi, à la périphérie d'Addis Abeba, car la majorité d'entre eux habitent dans un bidonville voisin.

Tesfaye Belaynen, 53 ans, est fabricant d'oreillers à Koshe Repi depuis 24 ans : "Avant j'habitais près de Dässé dans le Wällo [au centre-nord du pays]. Je suis arrivé à Addis Abeba lors de la famine de 1983-1985. Avant j'étais soldat. Je n'ai pas trouvé de travail, alors j'habite ici, regarde à l'intérieur... Oui, la *färänj* [l'étrangère] elle peut regarder, je fais de l'artisanat".

À partir des bouts de tissus qu'il récupère, stocke et achète parfois aux récupérateurs, il fabrique en moyenne deux oreillers par jour qu'il vend 2 *birrs* pièce, le long du boulevard circulaire qui contourne la capitale et jouxte la décharge : "Je gagne donc 4 *birrs* par jour (soit 0,2 euro) et voici ma maison".

On aperçoit, au second plan de la photographie, une benne retournée "aménagée" qui est l'habitation du vieil homme. En me permettant de photographier son refuge, ce récupérateur nous donne à voir son intimité et sa précarité.

“Regardez-nous comme des travailleurs !”



Buenos Aires - Argentine - novembre 2015 - cliché Claudia Cirelli

Le cliché est pris à l'intérieur des locaux de la coopérative El Álamo à Buenos Aires lors d'une visite organisée par ma collègue España Verrastro de l'Universidad Nacional de San Martín qui travaille avec les récupérateurs urbains depuis plusieurs années. La coopérative est créée en 2003 par des *cartoneros*, elle réunit aujourd'hui 60 membres qui réalisent un travail de collecte en porte-à-porte de matériaux secs (carton, papier, plastique, verre, métal).

À la suite de la grave crise économique qui a frappée l'Argentine au début des années 2000, l'explosion de l'activité de récupération est devenue une question sociale qui a fait l'objet de nombreuses études et a engagé différentes initiatives de la société civile en soutien aux récupérateurs. Produits de l'exclusion sociale, les *cartoneros*, estimés à 30 000 au cours de la crise, viennent souvent du secteur industriel touché par les faillites et les fermetures d'usines.

Le gouvernement de la ville-centre a d'abord tenté d'encadrer la pratique, puis de l'intégrer dans son propre programme de récupération et de sélection des ordures grâce à des contrats de ramassage public des matières recyclables. Adhérer à une coopérative a permis à ces travailleurs de laisser derrière eux des conditions de travail et de vie très dures, d'être incorporés au processus productif avec des droits sociaux, des conditions de travail plus dignes et plus sûres et d'obtenir un salaire minimal garanti. De même, ils ont augmenté leurs revenus grâce à la valeur plus importante des matières récupérées qui, aujourd'hui, sont traitées par la coopérative au lieu d'être vendues à des intermédiaires à des prix très bas. Ainsi l'adhésion aux coopératives signifie pour ces anciens récupérateurs non seulement la restitution de leurs droits, mais également la construction d'une appartenance à une communauté de citoyens. Aujourd'hui, il existe dans la capitale argentine une trentaine de coopératives de ce type qui contribuent à une gestion intégrée des déchets à l'échelle urbaine et participent à la réinsertion sociale et économique de nombreux individus.

Dans cette image, les deux travailleurs de la coopérative posent en bons copains, d'un air décontracté, presque moqueur : l'équipement du site, les uniformes, les mesures de protection attestent des nouvelles conditions de travail qui contribuent à transformer une activité autrefois stigmatisante en une profession digne.

“El trabajo no es basura” (Notre travail n’est pas sale)



Buenos Aires - Argentine - novembre 2015 - cliché Claudia Cirelli

La photographie est prise dans le nouveau hangar de la coopérative El Álamo, dans le quartier Villa Pueyrredón situé au nord-ouest de la ville de Buenos Aires. La coopérative traite 200 tonnes de déchets mensuels. Son travail, associé à celui des autres associations de *cartoneros*, représente des économies importantes pour la municipalité qui, normalement, paie par tonne de résidus enfouis. Leur activité atteint aussi des résultats considérables en matière de recyclage qui rejoignent les pourcentages des villes occidentales les plus performantes sur le plan environnemental. Dans le contexte de réforme de la gestion urbaine des déchets, leur pari a été non seulement d’améliorer les capacités de collecte, recyclage et commercialisation des déchets (en court-circuitant les intermédiaires), de changer les conditions de travail des récupérateurs, mais également d’optimiser les compétences de leurs membres et d’atteindre une redistribution équitable des bénéfices.

Malgré ces expériences réussies, tous les récupérateurs urbains n’ont pas intégré un collectif. Pour un nombre important de *cartoneros*, la récupération demeure une activité individuelle ou, tout au plus, familiale. Leurs conditions de travail restent précaires et soumises à de nombreux dangers et contraintes. Une fois réalisées les opérations de collecte et de tri, ils vendent les matières récupérées à des intermédiaires propriétaires de grands dépôts. Le prix des matériaux est calculé en fonction de leur poids, mais aussi de la régularité des transactions. Il est fréquent qu’une relation de “protection” de ces grossistes vis-à-vis des récupérateurs s’instaure (assistance en cas de besoin, prêt d’argent ou de véhicule, etc.). Ainsi, les récupérateurs redevables peuvent se transformer en une clientèle et constituer, pour ces revendeurs de matériaux, une ressource politique mobilisable pour défendre leurs intérêts.

Les récupérateurs de la coopérative El Álamo se sont laissés photographier sans difficulté, en exécutant leurs tâches ou en posant devant l’objectif. Ils témoignent volontiers de leur expérience pour contribuer à faire évoluer le regard que la société a longtemps porté sur eux.

Vers la reconnaissance des travailleurs des déchets



Lima - Pérou - mars 2014 - cliché Mélanie Rateau

Les *recicladores* (récupérateurs) informels collectent les matériaux recyclables en ouvrant les sacs-poubelles dans les rues, alors que les *recicladores* formels, travaillant en collaboration avec la municipalité et les ONG, récupèrent les sacs de déchets recyclables directement auprès des ménages. Forts de cette expérience, certains vont jusqu'à créer leur micro-entreprise d'achat de déchets recyclables qui seront pré-transformés en vue de leur exportation vers la Chine ou les États-Unis.

Avant d'être adoptée en 2009, la loi du *Reciclador* a suivi un processus de près de deux ans et de nombreux débats entre les parties concernées : associations de *recicladores* municipalités, ONG... Une des grandes réussites de cette loi est qu'elle met en lumière le *reciclador* et le sort d'un milieu exclusivement marginal en l'incluant aux politiques locales de mise en place de la collecte sélective. Elle permet une revalorisation du statut social des *recicladores* informels alors que certaines personnes les comparent encore à des "chiens errants". En s'intégrant aux politiques municipales, les *recicladores* reçoivent le soutien de la collectivité locale alors qu'ils en étaient auparavant chassés.

Cette photo a été prise lors d'une visite, organisée par l'ONG péruvienne Alternativa, d'une micro-entreprise de pré-transformation des déchets. La dame photographiée enlève les étiquettes et les bouchons des bouteilles en plastique pour permettre leur broyage, puis leur revente à une industrie de recyclage.

Le jeune laveur de bouteilles



Delhi - Inde - janvier 2016 - cliché Rémi de Bercegol

Mohan dit qu'il a quinze ans, mais il n'en est pas tout à fait certain. Il vient d'un petit village de l'Uttar Pradesh, un État pauvre d'Inde du Nord. Avec d'autres jeunes villageois, il a été recruté par le réseau relationnel d'un même *thekedar*, un contremaître qui leur a fait miroiter des perspectives plus rémunératrices que le dur labeur des travaux agricoles. Poussé par ses parents, il a quitté sa famille après Diwali, la fête des lumières, accompagné de son grand-frère pour venir travailler dans cette usine de recyclage de bouteilles de verre au sud de Delhi.

Avec lui, près d'une centaine d'ouvriers, d'âges variés, s'affaire sur le site de Kankan Kunj selon une organisation millimétrée. Un camion arrive et une dizaine d'hommes décharge des sacs énormes de bouteilles usagées, en faisant attention à surtout ne pas les briser, tandis que d'autres employés commencent déjà à les trier selon leur marque, leur couleur et leur taille. Chacun est assigné à une place bien déterminée, les bouteilles passent de main en main, l'un retire le bouchon, l'autre enlève la bague, celui-ci nettoie le récipient, ce dernier le remballe avec d'autres d'un même modèle. Le travail s'enchaîne et, très vite, le cliquetis du verre remplit l'espace.

En fin de parcours, le camion repartira livrer sa cargaison directement aux usines d'embouteillage de bière, de whisky ou de vodka, qui bénéficient ainsi clairement de la force de travail non déclaré de ces centres de recyclage.

Mohan travaille aux étapes de lavage, lesquelles sont généralement réalisées par des femmes et des adolescents. Sa tâche consiste à plonger une par une les bouteilles dans un bain d'eau savonneuse, à gratter vivement l'étiquette pour bien la retirer et à répéter inlassablement les mêmes mouvements. Il est payé au nombre de bouteilles et ne s'est pas arrêté de frotter alors que nous discutons. C'est un travail pénible mais qui reste toutefois mieux rémunéré que celui des champs. Lorsque, quelques jours plus tard, je reviendrai à l'usine pour lui donner son portrait imprimé, je le trouverai dans la même position, accroupi au-dessus de son bac, et il essuiera à peine ses mains abîmées par l'eau, pour courir montrer sa photographie à son grand-frère.

Jeune femme rom au tri



Istanbul - Turquie - juillet 2015 - cliché Pascal Garret

À Istanbul, peu de femmes travaillent dans les dépôts, espaces de stockage, de tri et de recyclage des matériaux récupérés dans les rues. Ces dépôts, créés et gérés par des semi-grossistes, le plus souvent informels, sont installés dans des caves, des friches ou même des habitations en ruine.

Ici, cette jeune femme rom de Turquie travaille au tri des déchets en plastique avec plusieurs autres femmes de sa communauté dans un des grands dépôts du quartier Süleymaniye. Elle nous a expliqué qu'elle préférerait l'activité de tri à celle de la récupération, plus sale, et ce dans l'espace protecteur du dépôt plutôt que dans la rue.

Historiquement, les Roms ont été les premiers à travailler dans la récupération à Istanbul : initialement, réparateurs d'objets en étain, ils cherchaient des métaux pour des alliages, puis ils ont progressivement étendu leur collecte à d'autres matériaux. Certains quartiers périphériques de la métropole abritent ces populations roms qui récupèrent, réparent et revendent toutes sortes d'objets.

Malgré des conditions de travail difficiles, nous avons été très bien accueillis par ces femmes qui, après un long entretien, ont toutes pris plaisir à poser pour le photographe avec une fierté non dissimulée. La posture de cette femme peut évoquer celle de *La jeune fille à la perle*, célèbre tableau de J. Vermeer (1665).

L'atelier de recyclage de 'Atef



Le Caire - Égypte - février 2008 - cliché Bénédicte Florin

Au Caire, à Manchiat Nasser, 'Atef récupère ou achète du plastique noir à ses voisins chiffonniers pour le recycler en cintres vendus à des grossistes du centre-ville. Né en 1978 en Haute-Egypte, 'Atef arrive en 2002 à Manchiat Nasser, où il retrouve de nombreux proches. Après avoir travaillé pour son beau-frère comme porteur de sacs de matériaux pour 1 euro par jour, il devient indépendant en 2004 : ses économies et la vente de sa voiture lui permettent d'acheter une machine à mouler les porte-manteaux pour 800 euros ; il parvient à gagner environ 80 euros par mois, ce qui est très peu pour vivre correctement.

Selon 'Atef, des projets immobiliers menacent le quartier en dépit de la reconnaissance de son existence dès les années 1960 par le président Nasser. Les habitants, en guise de gratitude, avait alors baptisé le lieu "Quartier Nasser".

Au moment de l'entretien, le travail des *zabbâlin* - chiffonniers - était également très menacé par l'implantation de sociétés multinationales européennes sollicitées par les autorités égyptiennes pour moderniser le service de gestion des déchets : circuler en ville avec un âne était déjà interdit, mais récupérer les poubelles devient alors aussi illégal. Or, l'accès au déchet est essentiel aux activités des *zabbâlin*. Pourtant, ceux-ci, leurs associations et les leaders du quartier ont contesté cette réforme et sont parvenus, en partie seulement, à faire entendre leur droit au travail.

Si le chiffonnier du Caire représente encore aux yeux de beaucoup une figure archaïque de la pauvreté, le parcours de 'Atef ou de nombre de ses voisins témoigne que les positions sociales et économiques sont très diverses et que la communauté professionnelle est loin d'être homogène. Les savoir-faire, initiatives et inventions sont de mise dans des activités que les chiffonniers considèrent comme un vrai travail : loin d'être les "éboueurs" de la ville, ils sont avant tout des recycleurs et des commerçants. Ce portrait veut ainsi témoigner de cet aspect de leur métier.



Le Caire - Égypte - janvier 2010 - cliché Bénédicte Florin

Au Caire, à Manchiat Nasser, 60 000 chiffonniers vivent du travail sur les déchets : après une collecte en porte-à-porte, les poubelles des habitants sont ramenées dans le quartier et triées par les femmes, jeunes filles et enfants. Les matières organiques servent de nourriture aux cochons dont le lisier est vendu aux paysans du delta du Nil. Les autres matériaux - papiers, cartons, tissus, plastiques et métaux - sont recyclés dans les ateliers ou revendus à des grossistes et à des entreprises du secteur formel.

Présents au Caire depuis les années 1930, les *zabbâlin* - dérivé du mot *zabbâl*, le déchet, l'ordure - sont très intégrés à la filière économique et aux circuits commerciaux des matières premières secondaires, mais restent à la marge de la ville et de la société. L'absence de reconnaissance par les autorités de leur travail, les stigmates qui les marquent en tant que chrétiens coptes, en tant que travailleurs des déchets et éleveurs de porcs dans un monde musulman, rendent compte de cette exclusion et expliquent l'endogamie familiale et communautaire.

Ici, des sacs remplis de cartons, d'un poids d'une centaine de kilos, sont chargés sur un camion à destination d'une usine de recyclage. S'il existe une technique que les chiffonniers se transmettent pour porter un sac aussi lourd, il n'en reste pas moins que nombre d'entre eux souffrent de maux de dos et se blessent souvent.

La photo a été prise alors que nous discutons avec un responsable associatif dans le café situé en arrière-plan. Elle montre également une rue goudronnée et des habitations en dur : les baraques du bidonville initial, sur ce terrain squatté, ont été remplacées dans les années 1970 par des immeubles de plusieurs étages où ateliers, stocks, boutiques et cafés occupent les rez-de-chaussée, tandis que les familles vivent dans les étages et que les toits terrasses sont souvent utilisés comme espaces de stockage pour matériaux imputrescibles.

À la fin du marché



Montreuil - France - juin 2015 - cliché Samuel Le Coeur

18h00 : c'est bientôt la fin du marché des biffins et biffines organisé par l'association AMELIOR à Montreuil.

Lors de cette journée, près de 250 vendeurs et des milliers de passants sont venus sur le marché où douze tonnes d'objets de récupération ont été présentés à la vente et environ 20 000 euros gagnés par les biffins grâce à la rétribution directe des acheteurs. Depuis le matin, on a récupéré les matériaux recyclables, amenés dans les bacs adéquats des filières de recyclage intercommunales. Mais il reste environ deux tonnes d'invendus et de "déchets" et nous avons deux heures pour les trier, afin de les redistribuer gratuitement.

Dans la zone de tri délimitée par des plots, les sacs poubelles sont déversés sur un drap et il s'agit alors de sélectionner les objets et matériaux par catégorie : déchets ultimes, compost, vêtements de réemploi et textiles de recyclage, chaussures par paires, sacs, jouets, livres, cd, tableaux, photos, objets et matériaux électriques et électroniques, vaisselle, piles, ampoules, cartons... Les glaneurs que l'on voit en arrière-plan sont en train de récupérer plus d'une tonne, principalement des vêtements.

Après cette redistribution, les derniers rebuts sont transportés à la déchetterie, mais le travail de biffe, de tri, de revente, puis de redistribution gratuite a permis de sauver un grand nombre d'objets et de matériaux.

Par cette prise de vue, le photographe a voulu montrer la capacité d'auto-organisation des biffins et biffines dans la gestion et la réduction des déchets.



Marseille - France - juin 2015 - cliché Elisabetta Rosa

Le squat du boulevard Burel, dans le quartier marseillais de la Belle de Mai, est le lieu central du quotidien de Somna et de ses frères. Il s'agit d'une famille élargie, issue de la minorité "rom", qui comprend cinq branches, originaires de la ville d'Oradea, au nord-est de la Roumanie.

Je les ai rencontrés en mars 2015 au début de mon enquête ethnographique portant sur les pratiques quotidiennes des Roms vivant dans des conditions précaires à Marseille. En septembre 2014, ils s'installent dans cet immeuble abandonné et le réaménagent pour l'adapter à leurs besoins. Des murs ont été démolis et d'autres construits pour diviser le rez-de-chaussée en cinq pièces qui constituent chacune un logement. Les nouvelles parois sont réalisées avec des matériaux issus de la récupération, dont ceux du premier étage démantelé et ne pouvant être habité à cause du toit défectueux. Le mobilier a également été entièrement récupéré.

La récupération de déchets n'est pourtant pas l'activité principale de la famille : Somna fait la manche, alors que Valentin, son mari, est impliqué dans le commerce de voitures d'occasion. Ceci ne les empêche pas de chercher dans les poubelles du quartier ce qui pourrait leur servir pour aménager leur espace de vie.

Pour ce portrait, Somna et Valentin posent avec leur nièce Rebecca, dont la famille habite la pièce voisine. Disposant d'un décodeur, la télé diffuse la musique d'une chaîne roumaine. C'est un dimanche après-midi et tous reviennent de l'église. Ce jour de fête, où l'on porte ses plus beaux vêtements, est également célébré par la prise de photographies envoyées aux proches en Roumanie. Face à l'appareil, la pose de Somna et Valentin est sérieuse et fière, seule la petite Rebecca est distraite par d'autres enfants qui jouent à côté.

Les auteur-e-s :

Claudia Cirelli a une formation en anthropologie et en géographie. Elle est chercheuse associée de l'UMR CITERES de l'Université de Tours. Ses recherches portent sur les dimensions socio-culturelles et spatiales de la gestion des déchets en Amérique Latine, notamment au Mexique, et en France. Elle a coordonné, avec Bénédicte Florin, l'ouvrage collectif *Sociétés urbaines et déchets. Éclairages internationaux* (Presses Université François-Rabelais, Tours, 2015).

Bénédicte Florin est géographe à l'Université de Tours. Elle travaille depuis dix ans sur les récupérateurs et recycleurs de déchets du Caire, d'Istanbul et de Casablanca. Elle a cofondé et anime avec Claudia Cirelli, le carnet de recherche *Sociétés Urbaines et Déchets*, réseau de recherche en sciences sociales sur les déchets (<https://sud.hypotheses.org/>).

Rémi de Bercegol est géographe au Centre National de la Recherche Scientifique (PRODIG, UMR 8586, Paris). Ses recherches portent sur l'urbanisation du monde et les transformations des villes du Sud, principalement observées à travers le filtre de leurs services essentiels (eau, assainissement, déchets, énergie) en Inde, au Kenya et en Tanzanie.

Mathieu Durand est géographe aménageur à l'Université du Maine. Il travaille depuis 2006 sur la gestion des déchets en Amérique Latine. Responsable du Master Déchets et économie circulaire, il a coordonné, avec Yamna Djellouli et Cyrille Naoarine, l'ouvrage *Innovations sociales et territoriales de gestion des déchets* (Presses Universitaires de Rennes, 2015).

Pascal Garret, architecte et sociologue, pratique à titre indépendant la photographie dans le cadre de recherches en sciences sociales. Il participe, entre autres, à la préparation d'une exposition programmée en 2017 à Marseille au Mucem sur "Vies d'ordures. L'économie des déchets dans l'espace méditerranéen" avec pour terrains les villes d'Istanbul et de Casablanca.

Samuel Le Coeur est président cofondateur de l'association AMELIOR et encadrant technique chargé de l'insertion professionnelle au sein de l'association Carton Plein. AMELIOR a pour but l'auto-organisation des biffins, la défense de leurs droits, l'inclusion des récupérateurs et recycleurs dans une gestion sociale des déchets, la reconnaissance de leurs métiers, la création de nouveaux marchés aux puces et la lutte contre la pauvreté.

Adeline Pierrat est docteure en géographie et s'intéresse depuis 8 ans au recyclage des déchets dans les villes d'Afrique (Dakar, Addis Abeba, Antananarivo). Elle a notamment mené des enquêtes sur les activités des acteurs du secteur informel dans le cadre d'une thèse. Depuis 2016, elle est chargée d'études et de projets en lien avec la gestion des déchets solides au sein de l'ONG Gret.

Mélanie Rateau est géographe-aménageur. Elle est actuellement doctorante à l'Université de Paris-Est (LATTS) où elle travaille sur les services urbains dans les pays du Sud et sur l'énergie off-grid en Afrique. Elle a participé au projet ORVA2D "Organisation de la valorisation des déchets dans les Pays en Développement" pour l'Agence Française du Développement.

Elisabetta Rosa est urbaniste-géographe, post-doctorante à l'Université Aix-Marseille, LabexMed. Ses recherches portent sur les marges urbaines, l'habitat précaire et les migrants roms à Turin et à Marseille. En 2016, elle réalise avec Jean Romain Mora son premier film documentaire sur ces thématiques : *Entrer, sortir, traverser*.

Remerciements :

Cette exposition n'aurait pu être réalisée sans le soutien financier de la Maison des Sciences de l'Homme Val de Loire que nous remercions vivement ici. La Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme d'Aix-en-Provence/UMR TELEMME/LabexMed a également soutenu cette initiative.

Le travail préparatoire à ce projet de *Mise en image du rebut* a reposé sur des discussions très instructives que nous avons eues, en 2014, avec Nadine Michau (sociologue, Université de Tours) et Raphaële Bertho (historienne de l'art, Université de Tours), toutes deux spécialistes du cinéma ethnographique, de l'analyse de l'image dans les sciences sociales et de la culture visuelle. Leur participation à nos activités leur donnent une place essentielle dans la formulation et le montage de ce projet.

À la suite de ces premières rencontres, nous avons organisé les 14 et 15 janvier 2015, à la MSH Val de Loire, un séminaire de cadrage théorique et méthodologique lors duquel nous avons bénéficié des réflexions et expériences de Sylvaine Conord (anthropologue-photographe, Université Paris-Ouest Nanterre), Christian Guinchard (sociologue, Université de Franche-Comté), Denis Chevallier (Ethnologue, commissaire au MUCEM de l'exposition "Vies d'ordures"), Elisabeth Anstett et Nathalie Ortart (*Deuxième vie des objets*), Paul-Antoine Pichard (photographe et réalisateur de *Mines d'Ordures*), ainsi que celles de Nadine Michau et Raphaële Bertho. Les chercheurs et/ou photographes du réseau *Sociétés Urbaines et Déchets* ont présenté les photographies réalisées dans le cadre de leurs travaux de recherche.

Un atelier autour des images, gracieusement accueilli au pOlau (Pôle des arts urbains), a suivi et nous remercions chaleureusement les chercheurs qui ont participé à ces deux journées très fructueuses.

Nos remerciements vont enfin aux participants, chercheurs-photographes, qui nous ont généreusement prêté leurs images et rédigé les textes et, notamment, Pascal Garret, qui a également pris en charge la mise en forme de cette exposition.

Cette exposition a l'ambition d'être présentée dans les institutions universitaires et de recherche ainsi que dans d'autres lieux ouverts au public.

Claudia Cirelli et Bénédicte Florin



Pour en savoir plus sur le réseau de recherche SUD,
consultez notre carnet sur Hypothèses.org :
<http://sud.hypotheses.org/>

